

# LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

## CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Son cavalier la reconduisit à son mari, elle mordit avec une fureur concentrée son mouchoir de batiste.

La soirée fut très animée. Mme Nerville avait fait décorer ses salons avec une grande magnificence. Les vastes pièces étaient éblouissantes de lumières.

La notairesse n'aurait peut-être pas dépensé tant d'argent s'il se fût agi de marier sa fille.

Si, dans la journée, on avait remarqué d'étranges spécimens de l'aristocratie de province, aux costumes surannés, les toilettes de bal ne constituaient aucun anachronisme, et l'ensemble ne manquait ni de distinction, ni d'élégance.

Carmen avait tenu amplement la promesse faite à Robert d'Alboize ; sauf de rares infidélités, il avait été son cavalier attitré.

Entre deux contredanses, alors que la fatigue commençait à se faire sentir, Georges et Robert, Carmen et Hélène étaient assis dans une encoignure du salon, auprès d'une immense fenêtre.

Les deux hommes avaient malgré la fête eu le loisir de causer à cœur ouvert.

L'officier était très instruit. Il avait répondu à Georges sur tous les sujets. Au cours de leurs entretiens variés, M. de Kerlor, parlant du rôle de la France à l'étranger, avait effleuré les questions coloniales ; Robert avait émis des théories qui avaient séduit son interlocuteur.

L'affinité entre eux, que Mlle de Penhoët avait constatée, ne tarderait certainement pas à créer une bonne et solide amitié.

Le jeune officier avait appris à ses interlocuteurs que son congé serait d'un mois, qu'il consacrerait à visiter la Bretagne. Il n'avait pas encore vu la pointe du Raz, et s'y rendrait dans quelques jours.

— Capitaine, s'écria Georges, il faut que vous me fassiez une promesse formelle.

— Laquelle, mon cher comte ?

— Mon mariage a lieu le 22 octobre, j'espère que vous voudrez bien y assister.

Hélène ajouta avec sa grâce ravissante :

— Nous comptons sur vous, monsieur.

Carmen regarda l'officier ; elle aussi allait se joindre à son frère et à Mlle de Penhoët pour insister ; mais elle éprouva une sorte de gêne singulière ; les paroles expiraient sur ses lèvres ; elle se demanda, un peu interdite, ce qui la paralysait ainsi.

Robert d'Alboize vit ce trouble et en fut lui-même légèrement impressionné ; pendant toute la soirée, l'adorable spontanéité et le piquant naturel de Mlle de Kerlor l'avaient ravi.

Ils avaient échangé les propos les plus spirituels, les plus enjoués, se renvoyant les répliques avec un merveilleux entrain, tant leur conformité de goûts était complète.

Que signifiait donc la légère contrainte de Carmen ?

Robert ré, ondit :

— C'est le 23 que je quitte la France pour retourner en Suède.

Carmen retrouva subitement toutes ses facultés.

Elle s'écria délibérément :

— Eh bien ! capitaine, il ne vous reste plus qu'à rendre les armes. . . . Vous serez notre prisonnier le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

— J'accepte, fit gaiement Robert d'Alboize. . . . Mais jusque-là, je suis libre sur parole.

— C'est entendu, reprit Georges en lui tendant la main.

— Je serai à Kerlor à la date indiquée, conclut l'officier.

Paul Vernier venait d'emmener sa femme ; minuit sonnait.

Une voiture attendait les jeunes époux à la porte de la maison.

Paul et Mariana se rendaient à Kernéis, dans la petite maison dont nous avons parlé.

Cette fuite dans les ténèbres aurait dû être délicieuse. Mariana, qui n'avait plus besoin d'imposer à son visage une joie de commande, jetait le masque ; une sourde irritation gonflait sa poitrine palpitante.

Paul Vernier, tout à son bonheur indicible, pressait les mains de sa femme et les couvrait de baisers.

Il ne s'apercevait pas que cette peau satinée était moite de fièvre. Le mari mettait sur le compte d'une pudeur bien naturelle le silence obstiné de sa compagne.

Tout tremblant de passion, avec des timidités de jeune homme qui s'apprête à savourer sa première bonne fortune, il lui avait dérobé un baiser, qu'elle s'était gardée de lui rendre.

Cette route qu'ils suivaient dans la nuit était celle de Kerlor. Pourquoi Mariana serait-elle forcée de s'arrêter en chemin ?

Ils arrivèrent à la maisonnette avant une heure du matin.

La vieille servante du recteur Sébastien avait tout préparé. La chambre de Mariana embaumait le thym et tous les parfums des landes de Bretagne.

Elle congédia la servante, voulant se déshabiller seule. Elle jeta nerveusement sur le guéridon sa couronne et son bouquet de fleurs d'oranger.

Alors un soupir prolongé s'échappa de sa gorge contractée.

Puis, son regard s'agrandit dans une morne fixité. Elle hocha la tête et un sourire crispa ses lèvres serrées.

Son amer désespoir était fait d'écœurement, de dédain, de mépris d'elle-même.

Elle arracha ses vêtements avec une sorte de démençe et se coucha.

Quelques jours s'étaient écoulés dans ce nid champêtre qui devait abriter les jeunes époux pendant leur lune de miel.

Paul Vernier, aveugle comme tous les jeunes maris qui adorent leur femme, vivait dans de perpétuelles délices. Rien ne semblait devoir troubler sa béatitude suprême.

Nous devons ajouter que Mme Vernier s'était promptement ressaisie et qu'elle avait compris que, avant toute chose, elle devait donner à Paul au moins l'illusion du bonheur.

Mariana, redevenue maîtresse d'elle-même, avait surmonté toutes les répugnances pour laisser croire au sculpteur qu'il était réellement payé de retour.

Ce jour-là, ils avaient décidé qu'ils iraient revoir la clairière où Paul avait arraché Mariana des mains de La Limace et de Zéphyrine.

Après le déjeuner, ils s'étaient rendus dans le petit bois.

Paul reconstituait la scène.

Il désignait la place qu'occupait l'entre-sort. Il indiquait l'endroit où se trouvaient le grelin et sa compagne.

Mariana murmura :

— Je n'ai plus de colère contre ces malfaiteurs, puisque c'est grâce à eux que nous sommes unis.

Le jeune homme allait prodiguer les protestations, quand sa femme arrêta brusquement cette expansion.

Elle venait de voir déboucher, du sentier de gauche, un groupe de cavaliers.

Madame Vernier reconnut tout de suite Georges, qui montait un superbe cheval noir ; à côté de lui, Hélène de Penhoët conduisait avec aisance une jument baie.

Carmen, sur une bête albane, et M. de Saint-Hyrieix, sur un cob rouan, apparaissaient à quelques mètres.

A distance, un piqueur juché sur un grand cheval gris pommelé suivait les maîtres.

Très droit sur sa selle, le laquais, largement ceinturé de cuir, barrait l'horizon.

Mariana eut un tressaillement. Cette vision de luxe, au moment où la jeune femme, mise avec une simplicité de petite bourgeoise, allait être surprise en flagrant délit d'idylle conjugale, lui causa une impression de fausse honte.

Tout d'abord, elle espéra qu'elle ne serait pas vue. Elle se trompait ; Carmen, de son regard perçant l'avait reconnue de loin,

Mlle de Kerlor piqua des deux pour devancer ses compagnons et aussi pour échapper aux compliments quelque peu prolixes de M. de Saint-Hyrieix.

Celui-ci continuait à venir assidument au château de Kerlor ; il sentait que la comtesse était pour lui ; sans se prononcer catégoriquement, il avait réussi déjà à avoir ses grandes et ses petites entrées dans le domaine de ses voisins.

Il avait mis la meilleure volonté du monde à se faire agréer de Carmen, au moins comme ami.

Tous les efforts de sa volonté ne tendaient qu'à plaire à cette séduisante créature, qui lui avait inspiré la plus vive des inclinations.

Carmen n'avait qu'un but : ne pas contrister sa mère.

Quand M. de Saint-Hyrieix se départait de sa gravité professionnelle et se lançait dans les phrases à tendances sentimentales, la jeune fille ne le regardait pas ; elle n'avait d'yeux que pour sa mère, qu'elle craignait de mécontenter.

En parfait diplomate et en homme qui n'était pas dépourvu d'in-